

Le témoignage de Gide sur l'U. R. S. S.

LA VÉRITÉ PARTOUT même sur les Soviets

par **Georges IZARD**

député de Meurthe-et-Moselle.

Nous avons connu, depuis des années, toutes sortes de témoignages sur l'U. R. S. S. Presque tous pouvaient être classés, soit un nombre des apologies de partisans, soit parmi les attaques d'adversaires prévenus. Les uns et les autres étaient donc sans valeur. Même lorsqu'ils confirmaient notre opinion, nous n'avons pas voulu les utiliser.

Le témoignage d'André Gide, au contraire, présente un intérêt considérable et des garanties de vérité exceptionnelles. Il survient à un moment où tous les amis de la liberté sentent le besoin d'éprouver la valeur des inquiétudes qu'ils éprouvent sur le régime stalinien. Il a pour auteur un homme dont le courage intellectuel n'est plus discuté depuis longtemps. L'acuité de son regard est célèbre. En outre André Gide a souvent affirmé avec éclat, depuis trois ans, son amour de l'U. R. S. S. Il a été célébré par le Parti communiste comme une des cautions les plus illustres que le monde de la pensée ait données au pays des Soviets. Nul ne peut le récuser.

Nul ne doit, non plus, solliciter, déformer ses déclarations. Le livre de Gide, *Retour de l'U. R. S. S.*, lui a sans doute beaucoup coûté. Dans la mesure même où elles sont graves, les critiques de Gide ont été pesées. Il faut les manier sans les altérer. Elles ont été écrites pour servir la cause de la liberté, contre les hommes pour qui « l'ambur de l'ordre se confond avec le goût des tyrannies ». Quel bien dans le même état d'esprit que nous entendons en parler.

Et c'est bien aussi pour cela que les constatations de Gide sont accablantes. Il sait mieux que personne ce qu'est un esprit indépendant. Et il nous affirme que la grande loi de la Russie, c'est le conformisme le plus aveugle. « Chaque matin la *Pravda* leur enseigne ce qu'il sied de savoir, de penser, de croire. Et il ne fait pas bon sortir de là ! » (p. 49). On a le sentiment d'une agence Havas toute-puissante, avec cette addition qu'on est mis en prison ou envoyé en Sibérie si on doute qu'elle dise l'unique vérité. On développe en Russie l'esprit petit-bourgeois et : « l'esprit que l'on considère comme « contre-révolutionnaire » aujourd'hui, c'est ce même esprit révolutionnaire, ce ferment qui d'abord, fit éclater les douves à demi pourries du vieux monde tsariste » (p. 66).

Ce que Gide a vu, au cours de ce dernier voyage où il lui traile un peu comme un personnage officiel, peut aller jusqu'à lui faire écrire ces paroles terribles : « Ce que l'on demande à présent, c'est l'acceptation, le conformisme. Ce que l'on veut et exige, c'est une approbation de tout ce qui se fait en U. R. S. S. : ce que l'on cherche à obtenir, c'est que cette approbation ne soit pas résignée, mais sincère, mais enthousiaste même. Le plus étonnant, c'est qu'on y parvient. D'autre part, la moindre protestation, la moindre critique est passible des plus pénibles, et du reste aussitôt étouffée. Et je doute qu'en aucun autre pays aujourd'hui... FUT-CE DANS L'ALLEMAGNE DE HITLER, L'ESPRIT SOIT MOINS LIBRE. PLUS COURBE, PLUS CRAINTIF

(TERRORISE). PLUS VASSALISSE. » (p. 67). C'est moi qui souligne. Je pense que ça en vaut la peine.

Les communistes peuvent-ils se consoler en se disant que c'est là un régime provisoire et que, d'ailleurs, s'il y a encore dictature, c'est celle du prolétariat. Hélas ! sur ce point encore, Gide est formel : « Dictature du prolétariat, nous promettait-on. Nous sommes loin de compte. Oui : dictature, évidemment ; mais celle d'un homme, non plus celle des prolétaires unis, des Soviets. Il importe de ce point se leurrer, et force est de reconnaître tout net : ce n'est point là ce qu'on voulait. Un pas de plus et nous dirons même : c'est exactement ceci qu'on ne voulait pas. » (p. 77.)

Terrorisme et dictature d'un seul homme, telle est la conclusion indiscutable.

Du moins, si c'est là une forme politique qui ressemble à celle du fascisme allemand, Staline ne travaille-t-il pas en vue de l'émancipation des travailleurs et pour la suppression des injustices sociales ? Gide ne laisse aucune place à l'espoir, aux illusions qu'on voudrait se créer. « Je crains, dit-il, que ne se reforme bientôt une nouvelle sorte de bourgeoisie ouvrière satisfaitte (et, par là, conservatrice, parbleu !) trop comparable à la petite bourgeoisie de chez nous. » (p. 62). Et il précise que cette crainte est justifiée par l'évolution actuelle : « Et l'on essaye de reformer des couches de société sinon déjà des classes, une sorte d'aristocratie : je ne parle pas ici de l'aristocratie du mérite et de la valeur personnelle, mais bien de celle du bien-penser, du conformisme, et qui, dans la génération suivante, deviendra celle de l'argent. » (p. 64). C'est encore moi qui ai souligné. Je tâche de m'éviter ainsi des commentaires dont on peut deviner la sévérité.

Dans *Vendredi* du 20 novembre, un ami et compagnon de voyage de Gide, M. Pierre Herbart, qui a déploré les mêmes faits et constaté que « le régime en U. R. S. S. n'était pas le socialisme », regrette que Gide ait dit la vérité en ce moment. Mais la publication de la vérité n'aurait pas des effets aussi graves si on ne l'avait pas autant faussée. Il faut s'en prendre à tous les mensonges qu'on a coporiés sur l'U. R. S. S. dans la classe ouvrière française. M. Herbart en convient d'ailleurs : « Je vous ai dit, écrit-il à Gide, le peu de bien que je pense d'un organisme (de la propagande) tombé aux mains d'incapables dont les absurdes déclamations font à l'U. R. S. S. le plus grand tort. »

Pour nous, qui voyons confirmé ce que nous répétons depuis la communiqué Staline, nous pensons qu'il était temps, et grand temps, de faire éclater la vérité. Il est grand temps que la classe ouvrière voie clair, grand temps qu'elle ne sacrifie point sa libération à une image faussée de la Russie.

Voir la Russie telle qu'elle est, c'est une des conditions nécessaires de la victoire du peuple français dans la lutte pour la propre émancipation intérieure et pour son indépendance extérieure.

André Gide a écrit ceci de l'U.R.S.S. copié dans le journal de Despey et moi.

A. F. F. F.

21 Nov 1926

300